

Le volet «performance» du FCMM

Le laboratoire de l'imprévisible



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

David Shae à l'œuvre sur son clavier bizzaroïde.

le Devoir Sam. 24 oct. 98

Le rideau tombe ce soir sur le Media Lounge, l'antre branché du Festival du nouveau cinéma et des nouveaux médias où le cinéphile de base s'est fait secouer les sens cette semaine. Explorations fascinantes et dérives ennuyantes se sont succédé à un rythme imprévisible et fou. Complètement fou.

BRIAN MYLES
LE DEVOIR

Une douzaine d'écrans d'ordinateurs et autant d'imprimantes matricielles sont disposés devant trois écrans dans une pièce rectangulaire toute sombre. Le public est dans l'attente, mais dans l'attente de quoi, au juste? Les soirées se suivent et se ressemblent au Media Lounge, le laboratoire de l'imprévisible. Pour le meilleur et pour le pire, le spectateur plonge dans un univers d'inattendu.



Devant chaque imprimante est branché un micro. Titre du concert: *Symphonie no 1 pour imprimantes matricielles*. Le duo The User (Thomas McIntosh et Emmanuel Madan) se met au boulot. Il commande par le clavier les mouvements de ces imprimantes ancestrales faisant un bruit d'enfer. Des ces vieilles imprimantes que les entreprises modernes dans le monde ont jeté à la poubelle depuis longtemps (sauf dans le cas du *Devoir*). Les sons produits par les appareil sont captés, échantillonnés, distortionnés, si bien qu'il en ressort une musique rendant bien l'esprit d'oppression du monde bureaucratique. Cette utilisation des sous-produits de l'informatique de l'âge paléolithique aurait de quoi faire frémir de plaisir un Bill Gates ou n'importe lequel fada des puces et des bites.

The User, qui a choisi de maintenir environ 15 ans de retard sur l'actualité dans un souci de recul artistique, livre une œuvre intrigante, une œuvre qui pose des questions drôlement fondamentales. Qui sont-elles, d'où viennent-elles et où se dirigent-elles, ces imprimantes matricielles d'antan qui sont remplacées par des machines à laser plus rapides, plus efficaces? Elles sont à prendre en pitié, ces pauvres imprimantes. Elles ne trouvent plus leur place dans un monde de performance, désuètes, et doivent se réorienter. Alors elles font des pirouettes devant un public en mal de nostalgie. Elles ont des musiques à fredonner. Elles produisent de l'art.

Infernal violon

Les intrigantes imprimantes ont par la suite fait place au violon tordu de Steina Vasulka. La dame a branché ensemble un violon MIDI à cinq cordes, un lecteur de vidéodisques, un ordinateur et elle a sûrement formulé quelques incantations magiques pour accoucher de *Violin Power*, une performance interactive. Grâce aux obscures connections établies, Madame Vasulka commande avec un coup d'archet le mouvement de personnages apparaissant à l'écran. Elle peut accélérer, décéler, figer, avancer ou reculer les mouvements. Du coup, c'est tout l'aura mythique planant au-dessus du violon, cet instrument du diable, qui s'en trouve réactualisée, modernisée. Steina Vasulka contrôle les notes, les images, le public.

Mercredi, le compositeur américain David Shea a fait le remix *live* du film *Dial H-I-S-T-O-R-Y*, une chronique officieuse et subversive des détournements d'avion. En entrevue, David Shea explique son travail: *«La trame sonore a été faite pour devenir un personnage du film. La performance en direct montre un peu mieux ce personnage.»*

Pour David Shea, qui a fait montre de ses talents de D.J. devant le public, le son peut vivre sans avoir à se supperposer à une image. Il a sa raison d'être. Shea utilise les machines à échantillonner comme des instruments acoustiques de deuxième génération, accompagnant ou dépassant l'image selon le moment. *«Tu regardes le film et tu écoutes la musique en même temps*, dit-il. *Mais ça demande un certain effort parce qu'on n'a pas été habitué à une telle expérience. On a l'habitude d'aller voir un film, de regarder l'écran, et c'est tout.»*

Rideau

Alain Mongeau, responsable de la section nouveaux médias du FCMM, est plutôt satisfait du succès obtenu par le Media Lounge, un endroit où, a priori, le son voyageait plutôt mal. *«C'était pire qu'une cathédrale»*, dit Alain Mongeau. Ces problèmes tecniques ont été surmontés avec un peu de travail et d'imagination.

Lors de la soirée d'ouverture, quelque 600 personnes sont venues

entendre les expérimentations sonores de Richie Hawkin, un des pionniers de la musique techno. À travers la programmation du Media Lounge, Alain Mongeau voulait illustrer cette année les liens et différences existant entre l'image et le son. Le Media Lounge, c'est le carrefour des expériences hybrides et des questionnements. Quelle est l'interaction de l'artiste avec les technologies? Comment ces technologies influencent-elles l'art?

Alain Mongeau voulait faire du Media Lounge le *«cœur social»* du Festival du nouveau Cinéma et des nouveaux Médias, le lieu de rassemblement des technologies, des disciplines et des festivaliers couche tard. *Grosso modo*, il semble y être parvenu comme en témoignent certains petits détails.

Par exemple, l'accès au Media Lounge et aux cédéroms était gratuit tandis que les spectacles coûtaient moins de dix dollars. La carte des prix des boissons alcoolisées en disait également long sur la volonté des organisateurs de faire du Media Lounge un «cœur social».

Les prix modiques qu'on y pratiquait pour une boisson qui favorise la socialisation constituent une véritable déclaration d'intention. Et le charme de cette histoire, c'est que le Media Lounge a été pris comme un lieu propice à la découverte, et non pas à la beuverie. Le Media Lounge brille dans la nuit pour une dernière fois ce soir avec un remixage live du film *Lucky People Center*.

Le lendemain, le Media Lounge du boulevard Saint-Laurent redevient le Musée Juste pour rire. Ce n'est pas une farce.